

PHYL BRIANO

**HORIZON
INCONNU**

roman

Éditions Beaurepaire

Cette œuvre n'est qu'une pure fiction. Toute ressemblance avec des faits et des personnes existants ou ayant existé ne serait que fortuite et involontaire.

© Phyl BRIANO

ISBN : 978-2-35767-156-0
Dépôt légal : décembre 2012

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prendre une douche. C'était pour l'instant ma seule obsession. Essayer de me détendre aussi, par la même occasion...

Quelle vie de merde !

Ça, c'est ma pensée quotidienne. Certains diront qu'il faut relativiser, que je ne suis pas en Somalie, que j'ai un toit au-dessus de ma tête, que mon assiette est bien garnie. Et c'est vrai. Mais au-delà du bon sens (si tant est qu'il y en ait un), n'est-ce pas avant tout une question de point de vue ?

Voilà quarante ans que je foule cette Terre, voilà quarante ans que je tourne en rond. Vous l'aurez compris : des illusions, il m'en reste de moins en moins, balayées par les années, prisonnières d'un monde qui n'est pas fait pour elles.

J'avais pourtant été un rêveur dans ma jeunesse. Chanteur-auteur dans un groupe de rock, je dénonçais alors les injustices, l'absurdité du système, bref la connerie humaine. À cette époque, je voyais la musique comme mon salut dans ce bas monde. Je disais souvent que c'était « l'amour de ma vie », qu'il n'y avait rien de plus beau que de créer et partager, que c'était la seule chose sur Terre qui pouvait rassembler des gens de tous les horizons, qu'ils soient blancs, noirs, jaunes, gays, hétéros, handicapés, juifs, catholiques, athées ou musulmans, ils étaient là, ensemble, réunis autour d'une même passion,

d'une même chanson, d'un même frisson ; l'espace d'un instant, ils n'étaient plus que des hommes.

Nul doute que je pensais alors pouvoir changer le monde... mais c'était lui qui m'avait changé. Le rêveur était désormais bien enfoui en moi, sous une carapace, dans un cœur fermé à double tour.

Je ne sais pas vraiment comment je me suis retrouvé détective privé. Les aléas de la vie sans doute. Après avoir galéré pendant des années en enchaînant les boulots à la con et les périodes de chômage, j'étais entré dans la police. Et ce qui devait être temporaire était devenu ma vie. Il faut dire que j'étais doué pour résoudre une enquête. J'avais du flair et l'esprit suffisamment tordu pour explorer toutes les pistes. Du coup, j'étais passé inspecteur, puis je m'étais mis à mon compte.

Mon appartement était un deux-pièces parmi tant d'autres, comme la ville en est farcie. La ville ? Parlons-en. C'était une ville pourrie, dirigée par des politiciens véreux qui chantaient l'hymne national une main sur le porte-monnaie (rien d'extraordinaire en somme). Lodertown était donc une mégapole quelconque, dans un pays quelconque, habitée par des gens quelconques, à ceci près que, depuis quelque temps, une personne aspirait à devenir quelqu'un. Il devait être content car on ne parlait plus que de lui dans les médias, de ce tueur en série qui enchaînait les victimes comme certains enchaînent les tubes.

En sortant de la douche, je n'avais qu'une envie : une bonne *Davidoff* et un bon « Tagadi » – cocktail maison à base de vodka-*Tagada* et de Clairette de Die – dans un bon sofa ; c'était là mon seul réconfort après cette journée de merde.

« L'artiste », car c'est ainsi qu'on le nommait, avait encore frappé deux jours auparavant. Mais cette fois, il s'en était pris

à un flic et avait ainsi dépassé les bornes aux yeux du préfet de police. C'est vrai ça : qu'on tue des gens quelconques, soit ! Mais qu'on ose s'en prendre à un soldat de cette justice si impartiale qu'est celle des hommes, c'en était trop ! Et malheureusement, comme j'étais réputé pour être le meilleur enquêteur du circuit, on m'avait « invité », aux frais de l'État et en collaboration avec ces messieurs du commissariat, à mettre un terme à la carrière florissante de notre nouvelle vedette nationale. J'avoue que cette pensée ne m'enchantait guère, car ça voulait aussi dire mettre de côté des affaires qui me rapportaient beaucoup plus : un homme qui doutait de la fidélité de sa femme, une femme qui doutait de la fidélité de son amant, ou encore un couple qui ne doutait de rien mais qui voulait retrouver leur fille, disparue depuis peu. Bref, un bon business qui était maintenant compromis par la star montante du crime en série.

Le dossier était là, devant moi, étalé sur la table basse comme un puzzle et c'était bien sûr à moi de rassembler les pièces.

Pendant que je me servais un deuxième « Tagadi », je jetai un œil aux rapports et aux photos des crimes précédents : cinq en tout, dont un double homicide. Il fallait remonter trois mois en arrière pour le premier meurtre. Un pauvre homme, d'origine espagnole, avait été éventré puis suspendu au garde-corps du balcon de sa mezzanine, et on avait retrouvé sur le mur de son salon, au-dessus de sa télévision dernier cri, ces inscriptions : « *La vie a plus d'imagination que n'en portent nos rêves* », écrites avec son propre sang. Pas d'empreintes ni de fibres évidemment. Je continuais à lire le rapport. Après quelques recherches, les enquêteurs du commissariat s'étaient rendu compte qu'il s'agissait d'une citation du réalisateur Ridley Scott dans son film sur Christophe Colomb *1492, Conquest of Paradise*, et qu'il y avait une scène similaire où

des Espagnols avaient été tués puis suspendus de la même manière par des Indigènes.

Est-ce qu'il s'agissait là de l'acte morbide d'un fan ? L'assassin était-il d'origine indigène ? Aucune piste n'avait été écartée par mes confrères, mais aucune n'avait été retenue non plus. Bref, il était temps que je m'y mette, mais avant toute chose, un autre « Tagadi ».

Ma soif étanchée (ne vous en déplaise), je commençais à réfléchir au sujet de cette inscription d'origine cinématographique, qui avait valu à notre psychopathe le surnom de « L'artiste », et il était clair pour moi que le tueur nous faisait son propre film, dont il était la vedette.

Cette théorie allait d'ailleurs se confirmer avec les autres meurtres.